Du concept de « communication exolingue » à l'opposition « locuteurs endolingues/locuteurs exolingues » : l'exemple de la francophonie mauricienne.

Shifting from the “exolingual communication” concept to the “endolingual/exolingual speaker” opposition in French speaking Mauritians.

Daniel Baggioni

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3088>

DOI : 10.4000/praxematique.3088

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 1995

Pagination : 117-135

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Daniel Baggioni, « Du concept de « communication exolingue » à l'opposition « locuteurs endolingues/locuteurs exolingues » : l'exemple de la francophonie mauricienne. », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 25 | 1995, document 6, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3088> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3088>

Du concept de « communication exolingue » à l'opposition « locuteurs endolingues/locuteurs exolingues » : l'exemple de la francophonie mauricienne

Si l'on en croit la littérature linguistique francophone des équipes travaillant sur l'acquisition des langues (Porquier 1984), c'est Rémy Porquier qui, lors d'un colloque tenu à Neuchâtel en octobre 1978 aurait proposé le terme de « communication exolingue » définie alors par son auteur comme « celle qui s'établit entre individus ne disposant pas d'une L1 commune » par opposition à la communication « endolingue » entre individus de même langue maternelle et celui-ci inscrivait cette distinction :

dans le cadre théorique des recherches sur l'interlangue selon trois perspectives différentes mais complémentaires :

- elle peut contribuer à préciser certaines spécificités de l'interlangue par rapport aux langues naturelles,
- elle peut aider à articuler les recherches actuelles sur l'interlangue avec celles menées dans le cadre de l'ethnologie de la communication et de la sociolinguistique interactionniste,
- elle peut éclairer sur certains points la problématique de l'enseignement/apprentissage de la communication en langue étrangère. (Porquier 1986 : 37)

En fait, loin d'ouvrir à un programme de recherche sur l'interlangue, ce nouveau concept entrainait de plain-pied dans le nouveau programme qui se développait alors, celui des recherches sur une approche communicationnelle des problèmes liés à l'acquisition des langues et c'est plutôt le troisième aspect qui allait retenir l'attention de ceux qui reprirent à leur compte cette notion en la couplant à la problématique de l'interaction verbale. La « conversation exolingue » était née, avec tous les développements possibles : communication interculturelle (Alber/De Pietro 1986), acquisition d'une langue étrangère en situation exolingue (Noyau/Porquier eds 1986), analyse interactionnelle en situation exolingue (Py/Alber 1986 ; Lüdi 1987 ; Bouchard/De Nuchèze 1988) etc. Il s'agira donc pour nous, dans le développement qui va suivre, de justifier un emprunt de la sociolinguistique des contacts de langue à l'analyse conversationnelle

De l'interindividuel au social

Le concept de bilinguisme envisage la coexistence de deux codes du point de vue de la compétence du locuteur (bilinguisme équilibré, fonctionnel etc.), alors que celui de diglossie s'intéresse à la coexistence de deux langues dans la vie sociale, d'où les phénomènes observés de domination d'une langue ou variété de langue sur l'(les) autre(s), de répartition fonctionnelle des variétés dans les situations de communication etc.

Ce sont des considérations du même ordre qui nous ont amené, D. de Robillard et moi-même (Baggioni/Robillard 1990b) à étendre la notion d'« exolingue », ou plus exactement l'opposition « endolingue/exolingue », de la situation de communication interindividuelle, autrement dit « conversationnelle », aux situations sociales globales lorsque les conditions sociolinguistiques amènent des groupes d'individus à des pratiques généralisées de communication exolingue.

C'est le cas où, dans une formation sociale donnée, une langue A, langue maternelle d'un groupe constituant cette société, est dotée d'un fort « taux de véhicularité » (Calvet 1981) ou, ce qui revient au même, d'un prestige social suffisant pour s'imposer dans les interactions entre les membres du groupe des locuteurs natifs de A et les autres, ou dans

les interactions entre les locuteurs des autres groupes, locuteurs non-natifs de la langue A. La définition de cette situation peut sembler complexe, mais ce genre de situation sociolinguistique est plus courant qu'on ne pense si l'on songe que, dans la plupart des sociétés, le plurilinguisme est la règle et le monolingue l'exception. Toutefois le concept de « communauté de locuteurs exolingues » dont nous allons justifier la pertinence, dans le cas précis de l'île Maurice, n'a d'intérêt que dans certaines situations.

Les conditions d'émergence d'une communauté de locuteurs exolingues

Soit le cas de la France métropolitaine, accueillant depuis toujours différentes vagues de migrants alloglottes. Le nord de la France a ainsi accueilli du début de ce siècle jusqu'au lendemain de la deuxième guerre mondiale des vagues d'immigrants polonais qui ont été, par étapes, assimilés culturellement et linguistiquement par le reste de la population des départements du Nord et du Pas-de-Calais. Sauf erreur, il ne semble pas que ces populations, slavophones à l'origine, aient laissé trace d'une variété « exolingue » particulière de français. On peut, de la même façon, évoquer les vagues d'émigration successives d'Italiens qui se sont installées en France du Sud, qui se sont fondues dans les populations méridionales et qui ne semblent pas s'être structurées sociolinguistiquement en communautés attestant de l'usage d'une variété de français repérable parmi les variétés de français méridional. Pourquoi ? Parce que ces communautés alloglottes n'ont pas maintenu, à titre de L1, leur langue d'origine et que, de ce fait, le processus de changement de langue intergénérationnel semble, a posteriori, n'avoir donné qu'une place provisoire au bilinguisme de la génération intermédiaire pour favoriser le monolingue dans la langue d'accueil pour la génération suivante. De ce fait les variétés « exolingues » développées par les individus n'ont pas dépassé le stade d'interlangue instable individuelle et n'ont pas eu le temps de se fossiliser en variétés de groupes repérables et observables par des traits réguliers (phonologiques, morphologiques, lexicaux) suffisamment stables pour être décrits et suffisamment diffusés pour être, sinon légitimés, du moins acceptés comme « normes d'usage » dans certaines situations de communication.

Soit, à l'inverse, le cas d'une société S caractérisée par un fonctionnement plurilingue où aucune variété n'a pu s'imposer comme norme suffisamment hégémonique pour qu'on puisse en faire la langue, non seulement officielle mais la seule langue acceptable dans les échanges publics (langue d'administration, de l'école, de la prise de parole en public, de la « conversation » sociale etc.). Nous remarquerons que le cas de la société S est généralisé à travers le monde alors que son contraire (tendance à l'homogénéisation linguistique de l'espace social) ne se rencontre guère que dans une partie de l'Europe occidentale et dans quelques rares sociétés tendanciuellement monolingues. Dans le cas de la société S, coexistent des groupes de locuteurs différenciés caractérisés par l'usage d'une langue ou variété L1 et l'usage, selon des compétences plus ou moins affirmées, d'au moins une autre langue ou variété véhiculaire qui assure une communication élargie aux autres groupes de locuteurs. On supposera qu'une variété véhiculaire LN (Langue considérée comme Norme), d'une part soit la variété L1 d'un groupe de locuteurs, en général doté du prestige et d'un certain pouvoir social. On supposera d'autre part que cette variété LN, ce qui n'est guère étonnant, bénéficie du prestige lié aux fonctions de domination symbolique du groupe de locuteurs ayant l'usage L1 de cette variété. Il s'ensuivra que les groupes de locuteurs qui ont pour L1 une autre langue ou variété que LN communiqueront dans la variété LN en situation *exolingue* de façon régulière sans pour autant perdre l'usage L1 de l'autre variété pour des raisons identitaires et du fait de l'organisation stratifiée en groupe de locuteurs des échanges langagiers. Il y a de bonnes chances pour que la pratique régulière de LN par ces groupes de locuteurs *exolingues* entraîne la formation d'une variété *exolingue* de LN marquée par la présence récurrente d'interférences des langues en contacts et par la fossilisation de fautes d'apprentissage (régularisation abusive des paradigmes, généralisation induite de procédés de formation etc.) toutes choses bien connues dans les processus individuels d'acquisition et d'apprentissage des langues sous le nom d'*interlangues d'apprenants* mais qui, ici, se caractérisent par leur caractère stabilisé globalement comme phénomènes de groupe. C'est ainsi que les locuteurs L1 de LN pourront facilement identifier les locuteurs L2 de LN par ces traits récurrents qui caractérisent justement la variété *exolingue* de LN.

Pourquoi avons-nous exclu d'office les sociétés tendanciellement monolingues de notre définition ? C'est que, dans ce type de sociétés, qui refusent le plurilinguisme comme fonctionnement *normal* de la communication sociale, les interlangues d'apprenants sont reçues comme provisoires et inacceptables comme normes reproductibles de groupe, lequel, par l'assimilation linguistique sur une ou deux générations, accepte la règle implicite du fonctionnement monolingue de la société d'accueil. Car, bien sûr, dans ce type de sociétés tendanciellement monolingues, on ne peut concevoir un groupe de locuteurs exolingues que dans une situation d'immigration transitoire ou acceptant à terme l'assimilation linguistique comme prix de son installation éventuelle.

Au contraire dans le cas de sociétés *fonctionnellement plurilingues*, mais dominées généralement par une variété véhiculaire de prestige (LN), les locuteurs L1 de la LN jugent légitime l'usage d'une variété exolingue de LN dès l'instant où l'interlocuteur est un locuteur exolingue de LN et, en tant que tel, non tenu à un usage natif de LN. Les phénomènes de censure qui, dans les sociétés tendanciellement monolingues, par la pression constante qui s'exerce sur les locuteurs exolingues et vise à l'assimilation, ne jouent pas vraiment dans les sociétés fonctionnellement plurilingues. La conformité à la norme linguistique n'est pas exigée de la part des locuteurs exolingues et ceux-ci peuvent par conséquent se cantonner dans un usage fonctionnel de la LN qui, socialisé sous la forme de certains traits récurrents, détermine l'apparition de variétés exolingues.

Nous illustrerons ces propos au moyen d'une présentation de l'exemple de la société mauricienne remarquable du point de vue du fonctionnement plurilingue et du couple formé par la (les) communauté(s) de locuteurs francophones endolingues et celle(s) des locuteurs francophones exolingues.

Mais, avant de passer à cette étude de cas, il serait bon de préciser que l'opposition développée plus haut entre sociétés tendanciellement monolingues type « Europe occidentale » et sociétés fonctionnellement plurilingues d'une part doit être envisagée comme une opposition bipolaire et non comme séparation radicale. Cette bipolarisation laisse entre nos deux cas de figure, largement théoriques, l'espace intermé-

diaire pour approcher de façon plus réaliste les cas de figure plus courants, d'autre part doit se comprendre comme une vue purement théorique et synchronique d'une situation sociolinguistique qui ferait abstraction de toute perspective diachronique et donc de toute la dynamique socio-historique. En effet, potentiellement, toute société est à la fois plurilingue et tendanciellement monolingue. D'une part, dans les sociétés fonctionnellement plurilingues, si l'on considère qu'avec l'émergence d'une langue véhiculaire dotée du prestige, donc d'une société dont les échanges linguistiques sont structurés par l'existence d'une norme, c'est un projet d'homogénéisation linguistique qui est mis en route à plus ou moins long terme ; d'autre part, dans les sociétés tendanciellement monolingues, l'uniformisation linguistique est sans cesse battue en brèche par l'arrivée de communautés alloglottes qui, au moins pour une ou deux générations, peuvent faire émerger plus ou moins nettement des communautés de locuteurs exolingues de la LN. C'est donc une question de netteté dans l'apparition du phénomène exolingue au niveau sociolinguistique qui nous fait privilégier les sociétés fonctionnellement plurilingues. Enfin, n'oublions pas qu'un pays comme la France a vécu jusqu'à une époque récente sous le régime du plurilinguisme ou, plus exactement, de la diglossie français/langues régionales et que les variétés de français exolingues sont justement à la source de ce que certains linguistes essaient de théoriser sous le terme de « français régional » (Baggioni 1992).

Ile Maurice, plurilinguisme et mobilité linguistique

L'Ile Maurice, ancienne colonie britannique pendant un siècle et demi (1810-1867), après avoir été colonie française pendant près d'un siècle (1715-1810) est un pays indépendant aujourd'hui depuis plus de vingt ans. Cette île, à 800 km à l'est des côtes malgaches, plus petite que la Réunion, D.O.M. français voisin, mais deux fois (1 Million d'habitants) plus peuplée qu'elle, trouve dans sa prospérité économique actuelle un moyen de dépasser les conflits interethniques latents.

On aborde habituellement la description de la situation sociolinguistique mauricienne en mettant l'accent sur la multiplicité des « ethnies » (si ce terme est bien adéquat), identifiées institutionnellement sous le

nom de « communautés » et des langues, multiplicité dont il faudrait d'abord souligner le caractère problématique et/ou complexe. Nous renvoyons à Baggioni/Robillard 1990b (chapitre 3) pour démêler l'écheveau des rapports entre langues et « ethnies » et/ou « communautés ». Disons pour faire vite que la représentation que se font les acteurs sociaux sur ces rapports est en décalage systématique avec la réalité de ceux-ci telle que nous pouvons maintenant assez sûrement nous en faire une idée (travaux de Stein 1982, et Baggioni/Robillard 1990a et b, Robillard, 1990 a et b). On voit ainsi clairement se dessiner des courants d'appropriation linguistiques, convergeant vers les trois langues « supra-communautaires », les langues de l'intégration au débat social et aux espaces de pouvoir, le créole de Maurice, le français et l'anglais. Les raisons de cette dynamique doivent être cherchées dans la hiérarchie des langues sur le plan du prestige et de la fonctionnalité. Le concept de diglossie, conçu à l'origine pour décrire des situations de bilinguisme entre une langue standard et un de ses dialectes, peut parfaitement s'adapter aux communautés linguistiques pratiquant plus de deux langues, avec les concepts de « triglossie », « tétraglossie » etc., ou celui, qui paraît convenir à la situation mauricienne, de « diglossies emboîtées », proposé par R. Chaudenson (1984), qui se veut la métaphore de la hiérarchie des langues à l'Ile Maurice, avec, au niveau supérieur le français et l'anglais, se répartissant les fonctions « hautes » compte tenu de leur prestige presque équivalent. Directement en dessous, se trouve le couple, diglossique lui, créole-bhojpuri où le créole domine à son tour le bhojpuri (créole hindi) alors qu'il est dominé lui-même par le couple anglais-français ; et tout à fait à part les langues orientales standard dominant théoriquement, en ce qui concerne le hindi, le bhojpuri, mais peu en rapport avec le reste des langues en rapport diglossique, c'est-à-dire la trilogie anglais-français-créole.

Le répertoire linguistique canonique des individus (anglais/français/créole) isole nettement le groupe restreint des élites francophones L1. Pour ces derniers, la créolophonie est acquise par immersion précoce dans la société mauricienne et l'anglophonie de compétence variable comme L3 par apprentissage essentiellement scolaire et plus ou moins activé suivant le statut professionnel. A ce groupe des élites francophones qu'on peut évaluer dans une fourchette de 35.000 à 50.000 locu-

teurs, s'oppose la masse de la population mauricienne, qui est, pour l'immense majorité, composée de créolophones de langue maternelle. Mais cette majorité de créolophones, du fait du prestige associé à l'usage du français comme véhiculaire formel de la vie sociale, peut être considérée comme une masse de francophones exolingues à des degrés divers qui développent des variétés de français exolingues suffisamment stables pour pouvoir être décrites. Ce répertoire trilingue se retrouve dans les lieux de travail et de contacts sociaux, à savoir les entreprises privées, les administrations publiques et les lieux de culte.

Francophonie « endolingue » versus « exolingue » et néofrancophonie

C'est sur cette opposition « francophonie endolingue/francophonie exolingue » qu'on pourrait résumer la place du français dans les échanges sociaux (alors que l'anglophonie y est toujours exolingue) si un troisième groupe ne venait enrichir le schéma de la situation sociolinguistique de la francophonie à l'île Maurice. Nous pouvons observer en effet que, dans certaines familles en voie de promotion sociale, le répertoire a tendance à se réorganiser en favorisant le passage à une francophonie L1 d'une génération à l'autre. C'est par le terme de « néofrancophonie » que nous avons voulu définir ce phénomène de vernacularisation du français dans les couches de nouvelle bourgeoisie urbaine (des habitants des villes résidentielles des « Plaines Wilhelms ») d'origine hindoue, musulmane ou créole, qui adoptent le français comme langue familiale par un choix assez volontariste (Baggioni/Robillard 1990 et Baggioni 1994). Si le pourcentage de francophones L1 peut être considéré comme négligeable (5 % de la population mauricienne), le nombre de « néofrancophones » est difficile à estimer mais son importance sociale et symbolique nous intéresse beaucoup dans la perspective d'une dynamique des rapports de langues.

On avancera l'hypothèse que le français endolingue, emblème d'identification de la communauté francophone mauricienne, même contesté-concurrencé (discrètement) par des variétés plus proches du standard propres à certains « néofrancophones », sert quand même de norme à ceux des francophones L2 qui ne sont pas figés dans des « entrelangues » (infra) fossilisées, et basculent éventuellement dans la

« néofrancophonie ». En soulignant d'autre part la présence concurrente de normes et d'usages locaux et la présence aussi d'une norme exogène de plus en plus agissante du fait de la réalité d'une présence du français standard de plus en plus massive (présence des médias francophones, interactions fréquentes avec des locuteurs francophones européens, études longues en France) dans l'exercice de la francophonie mauricienne, on peut s'attendre, avec l'émergence d'une néofrancophonie de plus en plus présente, à une unification des couches sociales supérieures transcendant les groupes ethniques dans les pratiques linguistiques-culturelles ce qui n'exclut nullement une certaine compétition des groupes ethniques pour l'hégémonie culturelle-linguistique, malgré la stratification socio-culturelle en émergence. L'ancrage historique de la « francophonie endolingue » mauricienne fonde cependant sa légitimité, en même temps que le statut symbolique de ses locuteurs qui servent donc de modèles intégrateurs aux couches nouvelles aspirant, sans le revendiquer explicitement, au mode de vie urbain occidental.

Francophones endolingues/ francophones exolingues

Si l'on oppose ainsi, à Maurice, locuteurs francophones endolingues et locuteurs francophones exolingues, le critère majeur opposant les deux groupes concernerait le mode d'appropriation du Français, L1 ou L2, L3, en corrélation avec l'origine socio-ethnique. De manière caricaturale, on peut considérer, encore aujourd'hui (surtout dans les représentations que se font les Mauriciens de la francophonie légitime) que les locuteurs L1 sont encore majoritairement des blancs ou des gens-de-couleur (voir plus loin pour la définition des « créoles », « mulâtres » et « gens de couleur » à Maurice). De leur côté, les locuteurs L2/ L3 pouvant appartenir à toutes les autres catégories sociales (à l'exception des blancs). Mais, avec la dynamique sociale signalée plus haut, le rapport entre mode d'appropriation et catégorie ethnique est de moins en moins évident et le mode d'appropriation est à mettre de plus en plus en corrélation avec la catégorie sociale, du fait de l'apparition d'une bourgeoisie créole, indo-mauricienne, sino-mauricienne d'origine créolophone ou bhojpuriphone.

Dans la figure 1 sont rassemblés les critères permettant de caractériser les locuteurs endo-/exolingues, étant bien entendu que les individus correspondant trait pour trait à ces descriptions en termes opposés sont moins nombreux que ceux qui se situent entre ces deux pôles. Nous n'excluons donc pas la possibilité d'une zone frontière où se retrouvent des individus ne pouvant être classés ni comme francophones endolingues ni comme francophones exolingues.

Critères linguistiques	Locuteurs Endolingues	Locuteurs Exolingues
<i>Mode d'appropriation</i> <i>Contact avec le français</i>	L1	L2/ L3
<i>Diversité registrale</i>	Intense, précoce, de type « immersif » Étendue, y compris registres informels	Sporadique, fragmentaire Restreinte registres informels : présence du créole
<i>Connaissance des normes de langue et de communication.</i>	Fiable	Restreinte
<i>Sentiment de légitimité, de sécurité linguistique</i>	Fort	Faible
<i>Compétence</i>	Native	Non native
Critères sociaux		
<i>Mode de vie</i> <i>Catégorie socio- professionnelle</i> <i>Appartenance ethnique</i>	Urbain, occidental Élevée (cadres, professions libérales, tertiaire) Blancs, gens-de-couleur, créoles, minorités d'autres groupes.	Non-occidental, rural Moyenne, inférieure Majorité des créoles indo-m. etc. sauf blancs

FIGURE 1

Cependant ce schéma a l'avantage, surtout pour ce qui concerne les modes d'appropriation, de bien opposer les deux types de rapport à la langue française qui déterminent un rapport à la norme du français. De ce point de vue, le locuteur exolingue ne se sent pas tenu, de son point de vue comme de celui de son éventuel allocutaire francophone exolingue, à une stricte conformité soit à la norme du français standard, soit à la norme locale que nous désignerons sous le terme de « norme endogène ». Autrement dit, le francophone exolingue de Maurice bénéficie de son statut exolingue qui le met à l'abri d'une censure hétéroclenchée, contrairement à un locuteur en situation d'apprentissage ou d'acquisition qui attend de son interlocuteur endolingue une attitude normative.

En ce qui concerne la détermination sociale des deux groupes, on peut opposer presque terme à terme la représentation que s'en font les acteurs sociaux en termes ethniques et la réalité sociale qui tend de plus en plus à atténuer les critères ethniques au profit des critères sociaux. Pour parler concrètement, la majorité des Mauriciens présupposent que les francophones endolingues sont d'abord et avant tout des blancs et des « gens de couleurs » (métis chrétiens plutôt clairs), alors que la connaissance de la dynamique sociale nuancerait sérieusement cette vision « ethniciste » en montrant que les bataillons de la francophonie sont en train de grossir du fait de l'intégration à celle-ci de jeunes Mauriciens des autres groupes ethnique mais de famille de bourgeoisie urbaine installée dans la « néofrancophonie », ce qui donne à penser que, à l'avenir, la francophonie endolingue se distinguera de la francophonie exolingue plus sur des oppositions du type urbain/rural, bourgeoisie/couches populaires, niveau socioculturel élevé/instruction primaire que sur la classique dichotomie blancs et « mulâtres » (métis clairs)/créoles et ethnies asiatiques.

Les variétés de français endolingue et la variation du français exolingue

Au niveau des productions linguistiques des deux catégories de locuteurs francophones, autant il est, à la rigueur, possible de distinguer un certain nombre de variétés pour la francophonie endolingue, autant les productions « exolingues » échappent à une analyse en termes de

« variétés » distinctes les unes des autres et réclament plutôt d'être appréhendées en terme de continuum.

A l'intérieur de l'ensemble endolingue, des variations mineures mais identifiables par les locuteurs endolingues, opposent le français « des blancs » que nous proposons d'appeler « variété de prestige endogène », au « français des mulâtres », que pour les mêmes raisons que le français « des blancs », nous préférons appeler « variété endolingue non prestigieuse ». Ces variations concernent quelques traits majeurs, devenus des stéréotypes, par exemple, au niveau phonétique, l'antériorisation et la fermeture des [a] et [o] précédant [R] sous accent, qui caractérisent le « pèrler » des « blancs » (ex. : « je pars au bord de la mer » à « je père o bœur de la mer » [fø pɛʀ: o bœʀ: dø la mɛʀ:]) distinct de la variété « mulâtre » appelée « porler » (« les gens qui porlent »), caricaturée dans la suite : « le tiroir de l'armoire », prononcée, par moquerie « le tiwor de l'ormwor » [lø tiwoʀ: dø loʀ: mwoʀ:] et caractérisée, phonétiquement, par la postériorisation des [a + R]. Sur le plan morphologique, l'opposition variété endogène de prestige/variété non-prestigieuse se manifeste par des « normes » telles que l'emploi masculin ou féminin de « rougaille » ou de « taxi » et sur le plan du lexique par des stéréotypes tel qu'« aérogare » perçu comme typique de la variété « blanche » alors que l'autre variété est plus perméable au créole, et se caractérise également par un certain nombre de phénomènes d'hypercorrection (ainsi « Port-Louis » réalisé « Port-Lui » [poʀ: lyi]).

Il faut nuancer cette bipolarisation du français endolingue (cf. Figure 2 page suivante), en signalant la tendance des deux variétés à l'alignement sur le français standard, norme de prestige exogène, tant en ce qui s'agit du lexique que de la syntaxe ou de la phonétique. Là encore, on peut observer un continuum allant du locuteur qui se normalise dans certains registres seulement – par exemple formels – et seulement sur le plan lexical, à celui qui conserve le phonétisme standard jusque dans les situations de communication informelles. Et signalons, pour conclure une dernière variété de français endolingue que l'on pourrait appeler « branchée », la variété pratiquée par des jeunes qui intègrent des termes empruntés au français hexagonal « branché » : « speeder », « cinoche », « look », avec une certaine créativité endogène : ainsi de « cigoche » (cigarette).

Il est difficile de hiérarchiser rigoureusement ces différentes variétés. La distance qui sépare la variété standardisante et la variété branchée des variétés endogènes symbolise le degré d'extériorité de ces locuteurs. Tout ceci illustre bien l'ambivalence des locuteurs endogènes, et leur relative incertitude identitaire, partagés qu'ils sont entre l'histoire, qui les rattache à l'hexagone français, et le présent, enraciné dans la réalité d'un pays qui, pour être francophone, n'est pas français.

Autant les variétés endolingues et les populations concernées sont, sans trop de difficulté, identifiables parce qu'assez homogènes, autant les variétés exolingues et les populations non endolingues sont difficiles à cerner, parce que le français endolingue varie beaucoup, de celui des « néofrancophones », très normé, à celui des exolingues les plus éloignés de la norme, au point que l'on hésite à lui attribuer l'étiquette de « français ».

FIGURE 2

Le français exolingue, interlangue ou « entrelangue » ?

Compte tenu du type de productions exolingues que l'on peut recueillir, et qui se caractérisent le plus souvent par des écarts à la norme, et du fait que ces productions résultent d'un processus d'apprentissage, on pense inévitablement à l'hypothèse de l'*interlangue*, entendu comme un état de langue parmi tous ceux par lesquels passe l'apprenant au cours du processus d'apprentissage, lorsqu'il construit, dans l'interaction, des hypothèses de plus en plus adéquates sur le fonctionnement de la langue-cible. Mais si la surface linguistique des énoncés produits peut souvent, par les écarts manifestés, faire penser à une interlangue (ex. erreurs de genre, prononciation etc.), le caractère « social »/ collectif de ces variétés conduit à leur faire un sort différent des interlangues d'apprenants.

En premier lieu, les productions en question ont un certain ancrage social, même si elles sont catégorisées idéologiquement (« français créolisé », « mauvais français » etc.). Contrairement à ce qui se produirait pour une interlangue véritable, les locuteurs francophones mauriciens compétents hésitent à exclure la variété exolingue de l'aire du français. Certes, il est clair pour les endolingues, et tous les francophones compétents, que ce type de français n'est pas normé, mais tout membre de la communauté linguistique mauricienne accepte de communiquer, au moins passivement, à travers cette variété, sans passer pour autant au « Foreigner talk » (simplification volontaire de sa langue par un locuteur natif : « Toi marcher droit, tourner à gauche après bâtiment.. »), qui serait un signe de non légitimité ou à une autre langue qu'il pourrait supposer mieux maîtrisée par son interlocuteur.

En second lieu, la variété exolingue ne peut être considérée comme une interlangue au sens strict dans la mesure où elle n'est pas (ou très peu) évolutive : on a souvent affaire à des adultes, dont la compétence ne se modifie plus tellement au-delà d'un certain âge. Donc, s'il s'agissait d'une interlangue, il s'agirait d'interlangue « fossilisée », figée, d'un état de langue non pas provisoire mais, en ce qui concerne chaque sujet, parvenue à un état quasi-définitif.

Enfin, outre le fait signalé plus haut à propos du statut social accordé à cette variété quant à son usage, qui en fait un élément du répertoire

linguistique de la communauté linguistique mauricienne, il faut considérer que le français exolingue, sur le plan de la surface linguistique, manifeste des régularités partagées par un bon nombre de ses locuteurs. La source de cette homogénéité relative n'est sans doute pas à situer seulement du côté d'un mécanisme d'élimination des formes statistiquement les moins représentées en concurrence avec d'autres formes fonctionnellement équivalentes. Elle est à chercher aussi, puisqu'il s'agit d'apprentissage, dans le fait que les locuteurs exolingues, durant leur apprentissage comme par la suite, sont soumis à des influences du même type puisqu'ils partagent le plus souvent la même langue source, le créole, et évidemment la même langue cible, le français. Ce propos mérite d'être nuancé par le fait que l'image qu'ils se font de la norme du français n'est pas obligatoirement identique, la norme étant une représentation susceptible de varier en fonction des modèles auxquels on a accès, et étant, selon la conception proposée par nous ailleurs (Baggioni/Py, 1988), de nature fantasmatique, toujours un peu hypothétique. Cela étant, l'appartenance à la même communauté linguistique (la communauté linguistique mauricienne) est garante d'une certaine homogénéité sur ce plan comme sur d'autres.

On aura, cependant, du mal à étiqueter avec précision le français exolingue le plus éloigné des normes, alors que celui qui s'en rapproche le plus (celui des « néofrancophones ») ne pose pas de problème particulier (pour faire vite, on peut le rapprocher des variétés les plus normées des exolingues idéalement en fin de processus d'acquisition). On se contentera pour le moment de caractériser la variété la moins normée, la plus changeante, la plus insaisissable, comme étant une *variété à caractère interlingual et collectif* sans se prononcer avec plus de précision. On pourrait, sur le plan terminologique, la désigner comme étant de *l'entre-langue* (caractère collectif, relativement stabilisée) pour l'opposer à *l'interlangue* (individuelle, évolutive). Il paraît alors, à première vue, qu'une différence essentielle sépare les exolingues mauriciens des locuteurs de français vernacularisé d'Afrique : les premiers semblent beaucoup plus proches de la norme que les seconds, et le mode d'appropriation des premiers est vraisemblablement plus imprégné de contact direct avec une norme extra-scolaire (interaction avec les

« détenteurs légitimes » (Manessy/Wald 1984 : 16)), alors que celui des seconds est aligné sur un français scolaire.

Pour justifier par un dernier argument notre utilisation sociolinguistique de l'opposition endolingue/exolingue à propos du cas mauricien et sa possible extension à d'autres cas de sociétés plurilingues, on peut dire que la prise de parole dans une langue véhiculaire de prestige par un locuteur à qui on reconnaît le droit d'avoir une autre langue que celle-ci, pour des raisons identitaires par exemple, redéfinit complètement la situation de communication exolingue telle qu'elle peut apparaître dans les cas d'acquisition postulée ou d'apprentissage.

A Maurice, le fait d'user du français peut être perçu à travers la problématique du « droit » à la prise de parole en français et des contraintes sociolinguistiques liées au statut social personnel et aux situations sociales de communication. Le « droit » de parler le français est concédé par la société globale, mais il « faut » atteindre un certain niveau de respectabilité urbaine et occidentale pour avoir le « droit » de parler usuellement français. Mais, inversement, on apprendra d'autant moins le français (cette « entrelangue » fossilisée) que l'on sent que, mis à part les problèmes de compétence, il sera difficile d'acquérir les attributs non-linguistiques nécessaires à l'exercice de cette compétence. Dans certaines situations formelles (« le français est le véhiculaire de la communication orale formelle », Baggioni, 1994), le français s'impose mais le locuteur exolingue a le droit d'en avoir un usage fonctionnel non soumis aux mêmes normes que les locuteurs natifs. Pour les locuteurs néofrancophones qui ont conquis le droit à la prise de parole généralisée en français, la variété de français, qui servait de modèle jusqu'ici (variété endogène de prestige), se voit contestée chez eux par une variété plus standardisée, qui joue le prestige de l'internationalité contre les stigmates d'une langue associée au passé colonial. Cette nouvelle répartition modifie le paysage linguistique mauricien, tendant à faire de l'ancien modèle un « ethnolecte » à fonction limitée, mais n'ayant pas encore perdu tout son pouvoir d'attraction, et érigeant une variété nouvelle comme candidate à la fonction de « technolecte » neutre. Le locuteur francophone endolingue peut donc, tour à tour, se définir comme locuteur de prestige fortement solidaire du sort de la communauté de destin des Mauriciens insulaires (parlant donc un français

« mauricianisé »), ou comme extérieur, satellite, de cette communauté en standardisant ses énoncés. Mais les locuteurs mauriciens « endolingues » ou « néofrancophones » tiennent pourtant souvent un discours péjoratif à l'encontre de leur français régional, pensant que les phénomènes de divergence avec la norme du français hexagonal sont autant de brèches affaiblissant le français à Maurice, alors qu'en fait la langue française, sous ces latitudes, continue à évoluer exactement comme le français de France, mais pas indépendamment de lui.

BIBLIOGRAPHIE

- ALBER J.L./PY. B.,
1986 « Vers un modèle exolingue de la communication interculturelle : interparole, coopération et conversation », *Etudes de Linguistique Appliquée*, 61, 78-90.
- BAGGIONI D., 1993 « Réflexions sur le concept de français régional et ses conditions d'application aux français de l'océan Indien », *Inventaires des usages de la francophonie. Nomenclatures et méthodologie* (D. Latin/A. Queffelec/J. Tabi-Manga eds), Paris-Londres, J. Libbey, 97-111.
- 1994, « Les langues dans l'espace urbain à l'île Maurice », *La Ville. Arts de faire, manières de dire* (dir. : J.M. Barberis). Montpellier, Langue et praxis, 137-160.
- BAGGIONI D., PY B.,
1988 « Conversation exolingue et normes », *S'approprier une langue étrangère...* Actes du VI^e colloque international « Acquisition d'une langue étrangère », Aix-en-Provence, juin 1986. (H. Blanc, M. Le Douaron et D. Véronique, eds.). Didier Erudition, Paris, 72-81.
- BAGGIONI D., ROBILLARD D., de.
1990a, « Répertoire linguistique et représentations chez les francophones de l'île Maurice ». *Présence Francophone*. Québec, 1989, n° 2, 37-65.
- 1990b, *Ile Maurice : une francophonie paradoxale*. Paris, l'Harmattan, Collection « Espaces francophones ».
- CALVET, L.-J., 1981, *Les langues véhiculaires*. Paris, PUF.

- CHAUDENSON R.,
1989, *Créole et enseignement du français*. Paris, L'Harmattan.
- LÜDI G.,
1987, « Aspects de la conversation exolingue », *Actes du XVII^e Congrès International de Linguistique et Philologie Romane, Trèves*. Tübingen, M. Niemeyer, t. V, 108-119.
- MANESSY G., WALD P.,
1979, *Normes, Plurilinguismes, situations*. Paris, L'Harmattan (collection IDERIC).
1984, *Le français en Afrique noire, tel qu'on le parle, tel qu'on le dit*, Paris, L'Harmattan (collection IDERIC).
- NOYAU C., PORQUIER R., (éds),
1984, *Communiquer dans la langue de l'autre.*, Presses Universitaires de Vincennes, Paris.
- PORQUIER R.,
1984, « Communication exolingue et apprentissage des langues », in Py, B. (éd.) *Acquisition d'une langue étrangère III*. Paris, 17-47.
- PY B., ALBER J.L.,
1985, « Interlangue et conversation exolingue », *Cahiers du Département des langues et des sciences du langage*. 1., Université de Lausanne, 30-47.
- ROBILLARD D. de,
1990a, « Forme, sens, identité : une approche linguistique et sociolinguistique du français régional mauricien », *Formes/sens/Identité* (Baggioni/Marimoutou Ed.). St Denis, URA 1041 du CNRS, 27-43.
1990b, « Dynamique des langues, dynamique des identités : le cas de la communauté de langue première française à l'île Maurice », *Vivre au pluriel* (Alber/Wattin Eds.). St Denis, URA 1041 du CNRS, 33-61.
- STEIN P.,
1982, *Connaissance et emploi des langues à l'île Maurice*. Hambourg, H. Buske.